



**ASSOCIATION ITALIENNE SAINT ROCH DE MONTPELLIER
CENTRE D'ÉTUDES SUR SAINT ROCH - COMITE INTERNATIONAL**

**PIERRE BOLLE
PAOLO ASCAGNI**

**ROCH DE MONTPELLIER
VOGHERA ET SON SAINT**

**Documents et témoignages
sur la naissance du culte d'un saint
parmi les plus aimés de la chrétienté**

**Traduction par
MARTINE GASSIER**

Version originale: octobre 2001

Révisions: septembre 2005, avril 2007, janvier 2008, septembre 2010

Présentation

Cet essai a été publié dans sa version originale en octobre 2001 dans le but de présenter un texte rigoureux et facile à consulter. Il a fait l'objet d'un travail de mise à jour, de consultation des études et recherches disponibles à ce jour sur la vie et la légende de saint Roch. Pierre Bolle et Paolo Ascagni ont été chargés par l'adjoint au maire de la Commune de Voghera, Daniele Salerno, de rédiger ce texte.

Cette publication a remporté un vif succès, et aujourd'hui elle est encore d'actualité; l'essai présente en outre des caractéristiques qui en font un document d'introduction parfait au site de notre Association et à ses «fiches historiques et biographiques». Nous avons ainsi décidé de présenter de nouveau cet essai dans son intégralité, en apportant uniquement les corrections et intégrations les plus significatives. Nous avons opté pour une mise à jour légère plus qu'un remaniement complet, en limitant l'intervention aux études les plus récentes: trop de changements auraient risqué de dénaturer ce texte.

Nous invitons donc nos lecteurs à entrer dans le monde des études sur Saint Roch avec un texte d'introduction facile à lire, exhaustif, qui garde toute sa rigueur et sa richesse de détails même si nous avons cherché à en diminuer le nombre de pages. Il est possible par ailleurs d'approfondir les sujets abordés grâce aux «fiches historiques et biographiques», qui ont été rédigées selon les critères classiques d'étude et contiennent les notes et références bibliographiques. Elles sont à l'intérieur de la version italienne du site www.sanroccodimontpellier.it

TABLE DES MATIERES

Chapitre Premier LA VIE DE SAINT ROCH DE MONTPELLIER

Les sources écrites.
Le nom.
La famille.
La ville natale.
Les dates chronologiques.
L'adolescence.
La vocation au pèlerinage.
La peste.
L'arrivée en Italie.
L'audience papale.
Les évènements de Plaisance.
Les dernières années.
La mort à Voghera.

Chapitre Deuxième LES RELIQUES ET TÉMOIGNAGES LITURGIQUES LE RÔLE DÉCISIF DE VOGHERA

**L'importance des reliques et des témoignages
liturgiques pour la connaissance du saint.**
La version arlésienne.
Les versions vénitiennes.
La comparaison avec les sources de Voghera.
Voghera au centre du culte de Saint Roch.

Chapitre Troisième LE CULTE ET LA DÉVOTION POPULAIRE

La canonisation.
La diffusion du culte.
L'art et les traditions populaires.
Le rôle de Voghera.
Les associations de Saint Roch.

Chapitre Premier

LA VIE DE SAINT ROCH DE MONTPELLIER

[1] **LES SOURCES ÉCRITES.** Les informations concernant la vie de Saint Roch, incomplètes et souvent légendaires, nous ont été transmises grâce à un certain nombre de textes qui nous permettent de disposer en particulier d'une série de données historiques essentielles. Les principales hagiographies sont les suivantes:

- La *VITA SANCTI ROCHI*, écrite en latin par le juriste vénitien Francesco Diedo, gouverneur de Brescia. Publiée en 1479, elle fut réimprimée plusieurs fois, aussi en version italienne; elle fut amplement utilisée par Ercole Albiflorio dans une hagiographie éditée à Udine en 1494, la même année de *LA VIE, LEGENDE, MIRACLES ET ORAISON DE MGR. SAINT ROCH* du dominicain Jehan Phelipot.
- La *ISTORIA DI SAN ROCCO*, oeuvre d'un certain Domenico da Vicenza. Écrite en langue italienne, c'est une composition en vers, datée entre 1478 et 1480. Elle a été découverte seulement récemment. Aujourd'hui, l'hypothèse d'une dérivation du texte de Diedo semble plausible mais on ne peut encore l'affirmer; pour cette raison cette hagiographie fait l'objet d'une analyse plus approfondie.
- Les *ACTA BREVIORA*, dont la première édition connue se trouve dans un recueil de *Vitae* de saints publié à Cologne en 1483. Selon certains chercheurs, il s'agirait de la traduction latine d'un texte italien plus ancien, et ils auraient été composés en Lombardie entre 1420 et 1430. D'autres auteurs cependant pensent plutôt que la datation exacte des *Acta breviora* est vraiment 1483 et que donc ils sont postérieurs au livre de Diedo. C'est aujourd'hui cette théorie qui prédomine.
- Un texte allemand intitulé *DY HISTORY VON SAND ROCCUS* (Vienne 1482) ou *DAS LEBEN DES HEILEGEN HERRN SANT ROCHUS* (Nuremberg 1484). Souvent il est cité comme *HISTORICA EX-ITALICA LINGUA REDDITA TEUTONICE AD HONORANDUM SANCTI ROCHI*, c'est-à-dire traduit de l'italien en allemand. Dans le cadre des études sur saint Roch, ce texte est conventionnellement appelé *ANONYME ALLEMAND*.
- La *VITA SANCTI ROCHI* de l'évêque français Jean de Pins, ambassadeur à Venise du roi François I^{er}. Ce livre, clairement inspiré au texte de Jehan Phelipot en particulier, fut publié à Venise en 1516.
- Enfin, la *VITA DEL GLORIOSO CONFESSORE SAN ROCCO* de Paolo Fiorentino, imprimée à Brescia (1481-1482), et un manuscrit de Bartolomeo dal Bovo (1487). Ces deux textes, plutôt brefs, présentent quelques nouveautés très intéressantes. Cependant on doit attendre les résultats d'études plus approfondis.

Il faut de toutes façons souligner que des oeuvres *hagiographiques* ne constituent pas nécessairement la meilleure façon de créer une biographie rigoureuse des saints et de la naissance de leur culte. En général, elles sont écrites longtemps après les faits et se justifient plus pour des raisons religieuses ou d'ordre moral que pour des raisons historiques. C'est pour cela que les écrivains de l'époque n'avaient aucun scrupule à agrémenter leurs livres de légendes ou tout simplement d'histoires inventées accompagnées d'une série de «lieux communs» tirés de la Bible ou de la vie d'autres *saints*. Tout ceci peut nous sembler absurde mais l'*hagiographe* devait présenter au lecteur un modèle de vie chrétienne à suivre.

De ce fait, les anciennes hagiographies ne sont pas des documents fondamentaux pour les chercheurs modernes dans le cadre de la reconstruction historique de la naissance d'un

culte local à l'inverse des témoignages liturgiques et archéologiques. En ce qui nous concerne, le fait que beaucoup d'hagiographes aient soutenu au fil des siècles la thèse de la mort de St Roch à Montpellier n'a pas de grande valeur. C'est un fait, nous le verrons, difficile à concilier avec le manque d'informations concernant la tradition culturelle locale. En revanche, les anciens documents de Voghera qui attestent la présence en ville de ses reliques déjà en 1469 et l'existence d'une fête de St Roch en 1391 sont infiniment plus importants alors que la première procession décrite à Montpellier date de 1505 – et donc près d'un siècle après.

[2] LE NOM. Cela pourra sembler étrange mais la vie de St Roch est tellement nébuleuse que d'aucun a même mis en doute son nom. En effet, selon certains chercheurs (en particulier Augustin Fliche), *Roch* serait la transformation du nom de famille d'une noble lignée du Languedoc français, les *Rog* ou *Rotch*, très influents à Montpellier politiquement et économiquement, entre le XIII et le XIV siècle. Certains de ces chercheurs affirment, pour soutenir leur thèse, qu'à cette époque on avait coutume d'appeler par le nom propre l'aîné de la famille.

Quoi qu'il en soit, cette hypothèse semble peu convaincante parce que les archives de Montpellier démontrent que *Roch*, *Roc*, *Roca* ou *Roqua* étaient des noms plutôt fréquents dans tous les milieux sociaux. Il n'est donc pas nécessaire de recourir à l'artifice du *nom de famille devenu nom* pour expliquer tout simplement que *Roch* était un prénom, par ailleurs très courant en Italie au début du XIII siècle.

[3] LA FAMILLE. Beaucoup d'écrivains ont donné libre cours à leur fantaisie en suggérant le haut lignage de la famille de St Roch. D'autres parlent d'une filiation avec la Maison Royale de France; certains parlent d'une filiation avec la lignée d'Aragon ou de Majorque; d'autres encore parlent d'une descendance côté maternel de sainte Elisabeth de Hongrie et côté paternel des Angevins, monarques français.

Si nous devons faire référence à d'autres hypothèses, nous citerions celle du bollandiste Jean Pinius qui fait référence à la famille *De La Croix* dans les «Acta Sanctorum». Dans le «*Registre des consuls et curiaux*» de Montpellier, on signale en effet un certain *Jean De La Croix* qui occupa entre 1356 et 1360 des charges importantes et qui fut en 1363 le Consul général de la ville. C'est un personnage que l'on pourrait identifier comme étant le père de St Roch... mais toute la *thèse De La Croix* est très faible.

Selon d'autres sources, ses parents s'appelaient *Jean* et *Libère* et appartenaient à une famille noble et aisée et liée à la grande bourgeoisie commerciale. On parle aussi des origines italiennes de la mère de St Roch, venue de la Lombardie pour se marier à Montpellier. Toutefois l'évêque Jean de Pins donne un nom différent à la mère de St Roch: ce n'est pas Libère mais *Franca!*

Le rang nobiliaire des saints est très souvent utilisé dans les biographies hagiographiques et nous ne pouvons donner trop de poids à ces versions même si nous ne pouvons pas les exclure. On les retrouve en particulier dans quelques textes anciens et en particulier dans les *Acta breviora*.

[4] LA VILLE NATALE. Une des informations que tous les experts s'accordent à valider est sa naissance à Montpellier, une localité du Languedoc dans le sud de la France à dix kilomètres du Golfe du Lion. Chef-lieu du département de l'Hérault et siège épiscopal depuis 1536, Montpellier dépendait au Moyen-âge de Maguelonne. Son ancien nom était *Mons Pessulanus* et la ville est encore aujourd'hui un important centre culturel et commercial.

En 1204 Montpellier fut cédée par Pierre d'Aragon à l'évêque de Maguelonne. En 1214 Montpellier devint une république. En 1258 Jacques d'Aragon devint seigneur de la ville. En 1276 la ville fut associée au Royaume de Majorque. En 1349 elle passa sous le contrôle direct de la monarchie française, mais son intégration définitive au royaume de France fut achevée seulement en 1383 par Charles VI, en raison des agitations politiques et sociales de l'époque. La ville vécut une période difficile lorsqu'elle tomba sous l'influence des Huguenots, les protestants français, entre 1567 et 1622.

Au Moyen-âge, Montpellier était gouvernée par un seigneur qui exerçait pleins pouvoirs sur la justice et sur la gentry militaire. Une assemblée de douze consuls gérait le pouvoir législatif, administratif et fiscal. La ville était très renommée pour son université de médecine et de droit. Elle se situait sur la route des pèlerins qui se dirigeaient vers St Jacques de Compostelle ce qui accrut considérablement son prestige.

[5] **LES DATES CHRONOLOGIQUES.** Pendant plusieurs siècles, on a parlé de dates concernant la vie de St Roch qui ont seulement récemment été remises en cause par des chercheurs renommés comme Antonio Maurino, Augustin Fliche et François Pitangué.

La chronologie dite *traditionnelle* remonte à l'ancienne hagiographie de Francesco Diedo. Il donnait 1295 comme année de naissance de St Roch et 1327 comme année de sa mort. Encore aujourd'hui ces dates sont utilisées comme référence.

En revanche les *nouvelles* chronologies se basent sur les *Acta breviora* qui sont dépourvus de date mais qui peuvent servir de point de départ grâce au célèbre épisode de l'audience papale pour tenter de concilier cet événement dans un contexte historique. Nous entrerons dans les détails plus tard. Pour le moment, il suffit de rappeler que, tenant compte des différentes versions à disposition, St Roch serait né entre 1345 et 1350 et il serait mort entre 1376 et 1379. Arrivé à Rome en 1367-1368, il se serait rendu à Plaisance en 1371 où il aurait été arrêté entre 1371 et 1374.

Ces différentes reconstructions présentent certainement quelques éléments solides et intéressants, mais l'incertitude reste si l'on considère en particulier un élément jugé très important. On ne signale pas d'épidémies de peste bubonique entre 1295 et 1327 mais il est vrai qu'au Moyen-âge le mot *peste* était utilisé avec extrême désinvolture et que ce terme décrivait généralement toutes les formes d'épidémie. En fin de compte, les *deux* chronologies présentent l'une et l'autre des éléments en leur faveur même si récemment de plus en plus de chercheurs semblent pencher pour la seconde, c'est-à-dire celle qui avance les dates de sa naissance aux alentours de 1345-50 et de sa mort vers 1376-79.

[6] **L'ADOLESCENCE.** Selon les anciennes sources, les parents de St Roch ne pouvaient pas avoir d'enfant et c'est seulement après une intense période de prières que la Grâce divine accorda cet événement tant attendu. Il est superflu de souligner la légende qui se greffe sur l'histoire. On dit que le nouveau-né portait sur la poitrine la marque vermeille de la croix et que tous les mercredi et samedi, alors que sa mère jeûnait, l'enfant aussi refusait de manger. St Roch grandit dans un climat de profonde religiosité et révéla très tôt sa vocation.

Lorsque Montpellier fut investie par la peste en 1348 et en 1361 (avec plus de 150 morts par mois!), il est probable que St Roch ait développé une sensibilité particulière vis à vis des malades – si les hypothèses chronologiques les plus récentes sont acceptées.

Même son enfance fut marquée par une des époques les plus obscures de toute l'histoire de l'Église. Le siège séculaire de Rome fut transféré dès l'année 1309 à Avignon et malgré

le pouvoir exercé par certains pontifes, les rois de France intervinrent pesamment dans les affaires de l'Eglise. La réforme des *Ordres mendiants* devint toujours plus pressante, en particulier pour les Franciscains et les Dominicains, très présents à Montpellier.

Certains écrivains rapportent que St Roch aurait étudié à l'école des Dominicains et qu'il aurait fait partie du «Tiers Ordre» franciscain. Il s'agit là encore d'informations non vérifiables ou de libre interprétation.

[7] **LA VOCATION AU PELERINAGE.** Un tournant important dans la vie de saint Roch coïncida avec la perte rapprochée de ses parents. Il avait alors probablement vingt ans. Unique héritier des considérables richesses de sa famille, épris de foi chrétienne, il vendit ses biens dont il fit donation aux pauvres en les remettant à des cloîtres, des hôpitaux et aux institutions réservées aux femmes. Il revêtit enfin l'habit de pèlerin.

Le pèlerinage est un phénomène millénaire commun aux différentes religions au cours duquel étaient valorisées la purification intérieure, la recherche du sacré, la dévotion spirituelle, la quête morale, la quête d'une *grâce* spéciale mais surtout la guérison. Dans le monde chrétien, les pèlerins ont toujours préféré les lieux sacrés de la Terre Sainte, ainsi que les tombes et les reliques des saints et des martyrs; les noms de Jérusalem, Rome et Compostelle sont certainement les plus connus.

Au Moyen-âge, l'Europe disposait d'un réseau capillaire d'hôpitaux et de centres d'accueil gérés par des confréries ou des ecclésiastiques, ou par des religieux et parfois même par des laïcs qui assistaient les pèlerins. La générosité populaire était encouragée et vertueuse et elle apportait souvent un grand soulagement à ceux qui s'aventuraient sur les routes.

St Roch décida donc d'entreprendre un pèlerinage de pénitence en direction de Rome pour y vénérer les tombes des saints apôtres et martyrs. Il revêtit l'habit de bure du pèlerin: un chapeau à larges bords pour se protéger de la pluie; un bourdon et une courge utilisée comme gourde; un manteau de pèlerin qui arrivait aux hanches; une ou plusieurs coquilles pour puiser l'eau des rivières; et enfin d'une besace portée en bandoulière.

La coutume voulait que le départ des pèlerins soit salué au cours d'une cérémonie religieuse de consécration et de bénédiction. *«Au nom de notre Seigneur Jésus Christ, reçois cette besace, symbole de ton pèlerinage sur la tombe des saints apôtres Pierre et Paul, où tu te diriges. Reçois ce bâton, réconfort de la fatigue sur ta route afin que tu puisses éviter les pièges de l'Ennemi (..) Et que, le but atteint, tu reviennes chez nous dans la joie, par la Grâce de Dieu».*

[8] **LA PESTE.** Le parcours suivi par St Roch et les localités qu'il traverse font l'objet de controverse mais nous disposons de quelques éléments qui nous permettent de reconstruire d'une manière acceptable les années les plus importantes de son intense vie terrestre. Le séjour en Italie fut marqué par la présence du terrible fléau de la peste qui fut au Moyen-âge une véritable catastrophe.

La peste est une maladie infectieuse qui frappe les hommes et les animaux et se transmet par contamination ou plus fréquemment par les puces des rats et d'autres rongeurs. Le premier cas historiquement documenté fut la *«peste de Justinien»* qui se répandit en Méditerranée au VII^e siècle. La dernière épidémie recensée semble avoir eu lieu en 1894-1920. On a signalé quelques cas de peste en 1994, en particulier en Inde.

Les effets les plus dévastateurs de l'épidémie cependant se sont vérifiés au Moyen-âge entre 1346 et 1353, les années dites de la *«peste noire»*, en provenance des hauts plateaux

de l'Asie centrale. Selon les estimations des historiens, on recense en Europe plus de vingt millions de morts c'est-à-dire un tiers de la population de cette époque. Il est inutile de souligner les conséquences matérielles mais aussi psychologiques, sociales et morales qu'a pu provoquer un tel fléau. L'histoire et la civilisation de tout le Moyen-âge furent profondément modifiées. Si la peste ne s'était pas manifestée, l'histoire aurait pris un autre cours.

Il faut souligner que Francesco Diedo a rédigé sa célèbre *Vita Sancti Rochi* en 1479 lors de l'une de ces épidémies, même s'il ne s'agissait pas de peste. Au Moyen-âge, on n'avait pas de connaissances spécifiques des maladies et pour désigner les maladies les plus variées, comme la grippe de nos jours, on lui donnait souvent le nom de peste. A cette époque, même une grippe était prise très au sérieux; c'était une pathologie grave qui pouvait avec des conséquences parfois mortelles.

La présence réitérée de la peste ou de maladies de type contagieux en Europe fut jusqu'au XVIII^e siècle un des motifs principaux de la diffusion du culte de St Roch. Ce culte connut un développement prodigieux et se répandit en moins de quinze ans en Italie du nord, Autriche, Allemagne (jusqu'à Lubeck), Belgique et France, y compris Paris.

[9] **L'ARRIVEE EN ITALIE.** Comme nous l'avons dit précédemment, il est très difficile de déterminer le parcours de St Roch sur le territoire italien même si de nombreuses villes vantent sa présence ou le fait qu'il y ait séjourné.

Selon François Pitangue, la première étape connue serait *Acquapendente*, une petite ville du *Lazio* dans le département de Viterbe. Là, Roch demanda à être accueilli par l'hôpital local. Un homme du nom de Vincent, attendri par son jeune âge, chercha à l'en dissuader en lui expliquant qu'il y avait beaucoup de malades de peste. Mais c'était exactement le motif pour lequel Roch voulait rester: pour se mettre au service des souffrants et vivre l'exemple de Christ.

Selon la biographie du bienheureux Giovanni Colombini – qui vécut au XIV^e siècle – un des fidèles les plus sincères se nommait Vincent. Par ailleurs le fondateur des «*Gesuati*» (à ne pas confondre avec «*Gesuiti*», Jésuites) aurait contracté la peste alors qu'il était sur le chemin du retour pour Sienne et qu'il venait de présenter au Pape à Rome les statuts de son ordre. En confrontant ces informations, Pitangue affirme que St Roch serait arrivé à Acquapendente le 25 ou le 26 juillet 1367. Cette hypothèse toutefois se base sur des informations de source indirecte et probablement imaginaires; nous rappelons que la biographie de Colombini a été écrite au XVII^e siècle...

Il est possible que St Roch ait retardé son arrivée à Rome. Il suivait pas à pas les méfaits de l'épidémie et soignait les gens sur son passage; il traversa l'Italie centrale et s'arrêta en Émilie Romagne. Il avait pris l'habitude de tracer le signe de la croix sur le front des malades et d'invoquer la Trinité de Dieu pour leur guérison, en prononçant la phrase suivante: «*que Dieu détruise tes racines, t'éloigne des maisons que tu possèdes et te fasse renoncer à la terre des vivants, au nom du Père, du Fils et du l'Esprit Saint*». Face à cette démonstration exemplaire de sa foi, on rapporta que c'était Dieu lui-même qui l'avait envoyé pour en faire un instrument de sa Grâce en lui accordant le don de guérir miraculeusement les pestiférés.

[10] **L'AUDIENCE PAPALE.** Un des épisodes les plus connus de la vie de saint Roch est sa rencontre avec le souverain pontife. C'est un témoignage de grande valeur pour attester de la *nouvelle chronologie* de sa vie. De 1309 à 1377, les papes se trouvaient en Avignon,

et l'on enregistra à cette époque, entre le 16 octobre 1367 et le 5 septembre 1370, le séjour à Rome bien que bref d'un seul pontife. Le pape en question était Urbain V, un Français qui avait été professeur à l'université de Montpellier.

Il avait décidé de rétablir le siège de la papauté à Rome, malgré les fortes oppositions internes. Il échoua et retourna en Avignon où il mourut quelques mois plus tard. Son successeur Grégoire XI réussit dans cette entreprise et mit définitivement un terme à la longue période d'exil en terre de France, en grande partie grâce à la détermination de Sainte Catherine de Sienne.

En admettant donc que le pape que St Roch a rencontré soit Urbain V, il devait être à Rome fin 1367 début 1368. Comme partout ailleurs, St Roch se mit au service des malades et des souffrants dans un hôpital de Rome. C'est là que se produisit une guérison très remarquable car le malade était un cardinal; c'est ce prélat qui aurait organisé l'audience papale, en signe de reconnaissance. L'hôpital serait l'hôpital du St Esprit; son fondateur était Guy le Bienheureux, fils de Guillaume VII de Montpellier, et c'est ce lien tenu avec Montpellier qui servirait de preuve... mais c'est bien peu de chose pour étayer cette hypothèse.

Beaucoup de conjectures ont été faites en revanche sur l'identité du prélat. On a parlé du frère du pape Urbain V mais c'est une suggestion comme tant d'autres. Selon Pitangue il ne s'agissait pas d'un cardinal mais plutôt du régent «*pro tempore*» de la Pénitence du Vatican, Gaillard de Boisvert.

Ce mystérieux «*cardinal*» avait sans aucun doute accès aux plus hauts niveaux de la hiérarchie de la Curie romaine car il organisa l'audience papale pour son guérisseur. Saint Roch s'agenouilla humblement devant Urbain V. Le souverain pontife semble avoir été profondément touché par le charisme de St Roch et aurait déclaré «*il me semble que tu viens du Paradis!*».

Le séjour de St Roch à Rome, selon la *nouvelle chronologie*, se serait terminé en 1370 ou 1371. Là encore nos informations ne sont pas assurées.

[11] **LES EVENEMENTS DE PLAISANCE.** La situation semble devenir plus claire quand St Roch se présente à Plaisance. Il vit une série d'évènements qui semblent plus dignes de foi tels qu'ils sont racontés dans les différentes hagiographies. Si nous nous basons sur la *nouvelle chronologie*, l'entrée en ville remonte au mois de juillet 1371.

St Roch se rendit dans un hôpital pour continuer son oeuvre de réconfort et d'assistance auprès des malades. La tradition veut qu'une nuit il entendit en rêve une voix qui lui dit: «*Roch lève-toi, tu es guéri de ta maladie*». Il comprit alors qu'il venait d'être frappé de la peste: guéri dans l'âme du péché, il devait subir l'épreuve de la maladie dans son corps et se purifier. Il fut chassé de l'hôpital et se traîna péniblement jusqu'à la forêt voisine pour s'isoler et mourir en paix.

La localité où il se réfugia selon la tradition locale est la ville de *Sarmato*, à environ dix-sept kilomètres de Plaisance. Là il réussit à se désaltérer et nettoyer sa blessure grâce à une source proche. On peut encore aujourd'hui visiter la «fontaine» et la «grotte» où St Roch s'est réfugié.

Mais St Roch n'avait pas de quoi manger et c'est un chien qui lui apporta tous les jours un morceau de pain qu'il chapardait dans la cuisine de son maître. Cet animal est représenté depuis lors comme le compagnon inséparable de St Roch et a été immortalisé au cours des siècles en d'innombrables représentations artistiques et artisanales.

Gothard était le nom du maître du chien. C'était un homme d'une famille aisée qui s'était rendu dans sa résidence d'été pour se protéger de la contagion. Intrigué par les allées et venues de son chien, il le suivit et c'est ainsi qu'il rencontra St Roch. Ne tenant pas compte des invitations répétées de St Roch à s'éloigner du danger, Gothard au contraire l'aida et se lia très vite d'amitié pour lui dans un même élan de profonde reconnaissance de la foi chrétienne.

Gothard devint le disciple de St Roch. Il entreprit de vendre ses biens pour se rapprocher du Christ et de ses commandements et revêtit l'habit de bure, à la stupeur de ses proches. La découverte de l'identité de St Roch avait eu lieu au moment de sa guérison. Quand ils se séparèrent, ce fut avec beaucoup d'émotion: les deux amis ne se revirent jamais.

Gothard est traditionnellement associé à une famille noble de Plaisance, les *Pallastrelli*. Il serait l'un de ses membres. Son nom est aussi associé à une célèbre fresque qui se trouve encore dans l'église de Sainte Anne à Plaisance, attenante à l'«Hôpital de Notre Dame de Bethléem». On a écrit que la fresque représentait à l'origine la Vierge Marie avec Saint Joseph, que l'image de St Roch a été peinte par Gothard et qu'un peintre anonyme aurait bien plus tard représenté Gothard. Ces hypothèses ont toutes été rejetées par les experts qui ont jugé bien trop récente la fresque pour qu'elle soit authentique.

Gothard est de plus considéré l'auteur de la première hagiographie présumée de St Roch, qui aurait servi de base aux écrivains successivement. Ce texte est perdu. Toutefois toutes ces informations sont difficilement vérifiables et une fois de plus nous devons nous cantonner à des hypothèses car nous perdons toute trace après que les deux amis se sont quittés. On parle dans certains textes de la mort de Gothard, seul, dans un pays lointain, en état extrême de pauvreté.

[12] **SES DERNIERES ANNEES.** Après le départ de Plaisance, les informations concernant St Roch sont de nouveau vagues et peu fiables. Elles proviennent de sources indirectes, sont reprises de textes anciens et de légendes. L'histoire reste cependant la même à la exception du lieu de sa mort qui, comme nous le verrons, a été colporté de façon erronée. St Roch va rencontrer chemin faisant de nombreuses difficultés, une région en guerre et va se trouver ainsi confronté à une situation politique fragilisée, qui va mettre sa vie en danger. Ses vêtements de pèlerin sont en mauvais état et vont attirer l'attention des autorités, qui le soupçonneront d'être un espion de l'ennemi. Il sera arrêté et interrogé et refusera de donner son identité pour rester fidèle à son vœu de pauvreté.

Il sera alors jeté en prison et y restera pendant cinq ans; il vivra cette épreuve comme une forme de «purgatoire» pour l'expiation de ses péchés. Alors que sa mort approche, de nombreux prodiges se seraient produits, typiques des hagiographies de saints. L'un de ces prodiges, le plus plausible, est l'invocation qu'il fit à Dieu pour qu'il lui accordât la grâce de guérir les malades de manière à ce qu'ils puissent à leur tour prier Dieu en se souvenant de lui. Il mourût le 16 août, le lendemain de la fête de l'assomption de la vierge Marie, en 1376 ou en 1379 selon la nouvelle chronologie, comme le veut la tradition.

Le *coup de théâtre* final est l'un des épisodes les plus connus des hagiographies du Saint. En observant la marque de naissance sur sa poitrine en forme de croix vermeille, la mère du gouverneur comprit enfin son identité et déclara qu'«il était le fils de messer Jean de Montpellier». De fait, le gouverneur lui-même n'était autre que l'oncle de St Roch: certains textes disent du côté paternel, d'autres du côté maternel.

La *reconnaissance* est un autre «lieu commun» classique aussi bien des ouvrages qui ont trait à la vie des saints, qu'à la Bible ou même à la mythologie ancienne. Seul Jean de Pins

voulut changer la tradition de l'oncle *paternel* et parla de l'oncle *maternel* et de l'origine lombarde de la mère de St Roch. Ses affirmations, à vrai dire, sont indémonstrables, mais elles ont été utilisées par d'autres auteurs pour soutenir la thèse de l'arrestation et de la mort du Saint en Lombardie. Mais comme nous le verrons, nous avons d'autres éléments pour alimenter nos réflexions.

[13] **SA MORT A VOGHERA.** Durant des siècles, on a déclaré que St Roch était mort dans sa ville natale de Montpellier («*sa patrie*» selon Diedo); quelques historiens, en particulier Augustin Fliche, l'ont située à Angera sur le lac majeur («*Angleria*» dans les *Acta breviora*). Une autre hypothèse, jugée totalement fantasque, parle vaguement de terres allemandes. Cette dernière a très tôt été écartée.

L'hypothèse de la ville natale doit aussi être écartée pour une longue série de raisons, à commencer par le fait que le premier témoignage sur place du culte du Saint remonte à 1505; ce témoignage parle d'une procession dédiée à St Roch et à St Sébastien. D'autres témoignages qui seraient datés de 1415-1420, ont été contestés et écartés. Même s'ils étaient pris en considération, ils seraient postérieurs à l'un des documents de Voghera dont nous parlerons plus tard. Du reste, pendant tout ce temps, l'Université de Droit de Montpellier invoquait ses habituels protecteurs contre la peste: St Fabien et St Sébastien. Peut-on imaginer pareille chose dans la ville qui aurait dû posséder la tombe, l'église et le corps du saint le plus vénéré de la chrétienté de l'époque, pour implorer la protection divine contre le fléau de la peste?

En ce qui concerne Angera, il n'existe aucun témoignage qui parle de la présence du saint dans cette ville et dans les villes limitrophes et encore moins de la présence de ses reliques. Il est donc probable qu'il y ait eu confusion entre *Angleria-Agera/Angera* et *Viqueria/Voghera*, comme l'a expliqué l'un des plus grands spécialistes de la vie de saint Roch, Monseigneur Antonio Niero: "*Le passage (...) d'Ugera, variante populaire d'Agera ou, de l'allemand Ughera à Voghera, [n'est] pas improbable, par les phases Ughera-Vughera, (...) si l'on prend en considération la possibilité de modifier le «U» et «V», très commun dans la phonétique latine*".

Par ailleurs, des sources plus anciennes rappellent que St Roch se trouvait dans un territoire «*où régnait la discorde*». Une telle description se prête aisément à la zone comprise entre Plaisance et Voghera, qui était une zone critique de frontière des territoires du Duché de Milan, lequel, pour les protéger et les faire respecter, était toujours en guerre. Entre 1371 et 1375 Bernabò Visconti conduisit une guerre ouverte contre la ligue papale de Urbain V, dirigée par Amédée VI de Savoie et occupée à défendre les possessions pontificales des ambitions milanaises.

Sur les territoires des Visconti, dans les zones frontalières en particulier ou dans les zones de grand passage, les pèlerins étaient mal vus et d'autant plus s'ils se montraient réticents à répondre aux questions comme l'avait fait St Roch. La crainte des espions était très vive, et il suffisait du plus petit soupçon pour jeter quelqu'un en prison. On ne peut pas affirmer que St Roch n'ait atteint le Lac Majeur ou même le territoire français mais il est plus probable qu'il ait été arrêté bien avant.

A cette époque, Galeazzo II, frère de Bernabò, avait fait renforcer les fortifications de *Broni*, *Casteggio* et surtout de *Voghera*, point stratégique de la défense militaire; Parme faisait partie depuis peu des terres du duché de Milan, Plaisance était au cœur de la querelle, de hauts prélats de l'Émilie Romagne avaient été emprisonnés, et le conflit avec le Saint Siège avait atteint son paroxysme.

On peut raisonnablement supposer que St Roch a été arrêté dans les environs de Broni, comme le soutient François Pitangue, et qu'il a été conduit devant *Castellino Beccaria*, le surintendant militaire des Visconti. Il est possible que l'un de ses proches collaborateurs ait été le gardien de prison du Saint, celui-là même qui, selon les *hagiographes*, découvrit plus tard être son oncle.

Mais les éléments les plus marquants qui confortent en substance l'hypothèse de sa mort à Voghera sont les suivants: la documentation qui atteste de la présence de son corps et de ses reliques en 1469 et de leur vol en 1483, ainsi que le document conservé dans les Archives Historiques, qui fait actuellement partie des registres des «*Statuta civilia et criminalia*» (lois civiles et pénales) datées de 1391. Nous reparlerons de tout cela plus en détail au chapitre suivant.

Chapitre deuxième

LES RELIQUES ET LES TÉMOIGNAGES LITURGIQUES LE RÔLE DÉCISIF DE VOGHERA

[1] **L'IMPORTANCE DES RELIQUES ET DES TÉMOIGNAGES LITURGIQUES POUR LA CONNAISSANCE DU SAINT.** Le problème des reliques de saint Roch est encore plus complexe que celui de ses hagiographies. Comme on l'a vu, les études des historiens se sont jusqu'ici focalisées surtout sur ces dernières, qui se regroupent en deux grandes traditions: celle de la *Vita Sancti Rochi* de Francesco Diedo et celle des *Acta breviora*. La première fixe la vie du Saint entre 1295 et 1327, alors que la seconde est dépourvue de chronologie.

Ces auteurs s'en sont servi pour tenter de discerner ce qui pouvait leur permettre de classer «*les faits et les gestes*» du Saint dans leur chronologie. C'est une méthode toujours très risquée dans la mesure où les récits hagiographiques ont souvent été rédigés longtemps après les événements et ont été inévitablement l'objet d'un remaniement de style. Comme nous l'avons déjà dit, il s'agit avant tout d'un genre littéraire finalisé à donner un guide aux fidèles plutôt qu'une reconstruction historique fidèle. L'*hagiographe* est plus orienté vers une représentation du saint en tant que modèle de sainteté exemplaire à suivre.

En ce sens, il est souvent difficile de distinguer avec certitude si tel fait est digne de foi ou s'il s'agit d'un lieu commun emprunté à d'autres vies de saints ou à l'Écriture Sainte. En concentrant toute leur attention sur des oeuvres de ce genre, beaucoup de chercheurs ont trop souvent négligé d'autres sources tout aussi intéressantes et bien souvent plus fiables. C'est le cas des pièces archéologiques – principalement les reliques – et des témoignages liturgiques, qui ont l'avantage de nous aider à comprendre *où* et *quand* est né un culte, indépendamment de ce qu'en disent les *hagiographes*.

Comme nous l'ont montré les «Bollandistes» – le célèbre collège de savants jésuites belges qui gère depuis des siècles, avec beaucoup de scrupule, l'édition critique de la vie des saints – il est plus important de chercher à identifier le lieu où s'est manifestée de façon régulière la première tradition liturgique et la première vénération des reliques. De cette façon, on peut espérer établir avec plus de précision le lieu et la date de la mort d'un saint plutôt qu'en prenant ces informations dans les livres des *hagiographes*. De plus le jour de l'année qui marque la célébration du saint est une indication bien plus précieuse que l'année supposée de sa mort. Cette information est souvent le fruit de l'imagination de l'*hagiographe* et lui permet de se distinguer des autres écrivains en donnant une grande crédibilité à son histoire et en la valorisant. Dans cet esprit, nous verrons comment les recherches effectuées à Voghera acquièrent tout leur poids par rapport aux données hagiographiques en termes de liturgie et de temps.

C'est souvent par manque d'intérêt et par manque de compétences méthodologiques ou simplement devant la complexité du travail de recherche que la plupart des écrivains se sont limités à rappeler les deux grandes traditions qui parlent des reliques, l'une en provenance d'Arles et l'autre de Venise, alors que la réalité des faits est beaucoup plus complexe et souvent obscure.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il est indispensable de signaler que certaines des hagiographies parmi les plus anciennes ne mentionnent ni la présence ni le transport des reliques. Il s'agit encore de la *Vie Sancti Rochi* de Francesco Diedo (1479, première édition) et des *Acta breviora* (1483). Cette observation peut expliquer la difficulté des anciens *hagiographes* à identifier les premiers lieux de culte.

À ce sujet, seul Diedo fit une tentative de reconnaissance de la tradition cultuelle en se rapportant au Concile de Constance de 1414. Nous verrons toutefois que ses théories sont réfutées non seulement par les faits, dont nous avons des traces écrites, mais aussi parce qu'aujourd'hui nous pouvons nous expliquer comment s'est propagé le culte de saint Roch. Une chose est certaine: lorsqu'en 1479 Francesco Diedo se réfugia à *Salò* pour fuir l'épidémie qui sévissait à Brescia et rédigea sa *Vita Sancti Rochi*, il ne connaissait pas l'existence du culte à Voghera, ni la présence des reliques du saint que l'on vénérât depuis 1469, ni que son nom était déjà connu à la fin du XIV^e siècle.

[2] **LA VERSION ARLESIENNE.** Cette version qui a pour origine le «*Martyrologe franciscain*» (1638) d'*Arturo del Monastero* (Arthur du Monastère) raconte que les reliques furent transportées de Montpellier à Arles en 1372, par *Jean le Meingre de Boucicault*, Maréchal de France. Mais Jean le Meingre, né en 1365 et mort en 1421, avait seulement sept ans à ce moment-là...

Comme d'autres historiens avant nous, cette affirmation n'a pas été retenue. Plusieurs générations d'historiens français et d'autres nationalités ont tenté de concilier cette chronologie avec la généalogie des Boucicault sans succès. On peut tout au plus dire avec certitude qu'au début du XVI^e siècle, il existait à Arles des reliques puisque Arturo del Monastero mentionne un acte de donation du 2 juin 1501 qui se réfère à plusieurs reliques. La donation est faite par les Trinitaires d'Arles en faveur de monastères du même ordre du Royaume de Grenade. L'acte fait suite à une bulle du 4 février signée par le pape Alexandre VI, qui demande que soit fait un don pieux dans cette région afin de propager la foi catholique, puisque la région vient récemment d'être reconquise aux Musulmans.

Il est intéressant de noter que l'on retrouve dans cet acte l'attestation du don du maréchal de Boucicault, et on y fait mention du lieu d'origine des reliques, parmi lesquelles se trouvent celles de saint Roch; mais c'est Jérusalem qui est citée et non pas Montpellier. Pierre Bolle a en outre montré que la date du déplacement présumé (1372) est fautive! En conclusion, nous pouvons affirmer que cette version relève de la plus pure fantaisie, puisqu'elle est née sur la base d'un document contrefait.

[3] **LES VERSIONS VENITIENNES.** Il existe des reliques à Venise mais à la différence d'Arles, cette information est documentée. Dès 1485, le patriarche *Maffeo Girardi* informa les «*Capi*» du célèbre *Conseil de Dix* que la «*Scuola Grande di San Rocco*» (la confrérie de St Roch) avait acheté d'importantes reliques provenant d'une ville qu'il dénomma «*Ugeria*» (c'est-à-dire Voghera). Cette information est bien documentée: une copie de la lettre de 13 mai 1485 se trouve encore dans le registre du Conseil des Dix ainsi que la délibération s'y afférant.

Pourtant, c'est sur la provenance et le mode d'acquisition de ces précieux ossements que cette information sera ultérieurement analysée. Les versions à ce sujet sont nombreuses et très variées.

- Pour Marcantonio Sabellico, écrivain contemporain des faits et auteur du livre «*De situ urbis Venetae*» (1490), les reliques provenaient de la «*Gallia*», c'est-à-dire de France: une évidente dérivation de l'ancienne hagiographie de Diedo.
- Dans l'édition du «*Supplementum chronicarum*» du 1485, *Giacomo Filippo di Bergamo* (Jacques Philippe de Bergame, dit aussi Foresti) n'en indiqua pas la provenance, mais il parla de leur placement dans l'église de Saint-Job de Venise, à la pointe extrême du *Cannareggio*, une localisation plutôt curieuse qui disparaîtra de toutes les éditions suivantes. On trouve en revanche, dans l'édition revue et correcte de 1513 – et pour la

première fois – que la provenance des reliques est le diocèse italien de *Tortona* (qui comprend Voghera).

- Au XVI et XVII siècle, selon certains historiens, un certain nombre de chroniqueurs de Venise et de la région laissèrent entendre que la transaction des reliques avait été effectuée avec des marchands allemands. C'est le cas, encore, du chroniqueur Jacques Philippe de Bergame, mais dans une édition posthume de son «*Supplementum*» (Venise 1535) et dans des livres que nous définirions aujourd'hui de guides touristiques, comme «*Venetia città nobilissima et singolare*» de Francesco Sansovino (1581), le «*Mercurius Italicus*» de Ioannis Henrici (1628) et «*Il ritratto di Venezia*» de Domenico Martinelli (1684).
- C'est à partir de 1674 qu'apparaît pour la première fois sous forme de fascicule imprimé (et donc destiné à une grande diffusion) un livre écrit par Francesco Ciapetti, repris par Giorgio Fossati (1751) et Flaminio Corner (1761). Cette œuvre a été commandée par la *Scuola Grande* de Venise. Le récit que l'on fait des reliques est désormais connu: *Frate Mauro* (frère Maur) est un moine Camaldule de *San Michele di Murano* qui a fait le vœu en prison d'aller à Voghera y chercher des reliques. Il les aurait finalement ramenées à Venise en mars 1485, après avoir tenté une première fois sans succès de tromper la vigilance des gardiens.

Cette version s'appuie sur un procès d'authentification des reliques, présidé en 1485 par le Patriarche de Venise et rapporté dans un acte parcheminé très détaillé. Cet acte est encore conservé dans les Archives de la «*Scuola Grande*» de Venise. Ce «*Procès-verbal*» toutefois rencontre de sérieuses critiques qu'il est difficile de traiter dans un essai de vulgarisation comme celui-ci, mais nous pouvons dire qu'il est composé de différents documents, quelques-uns contrefaits, mais quelques-uns (importants) dignes de foi.

[4] **LA COMPARAISON AVEC LES SOURCES DE VOGHERA.** Le problème majeur rencontré réside dans l'analyse et la comparaison de la documentation à notre disposition. En mai 1483, dans le «*Liber provisionum*», c'est-à-dire les registres du Conseil Général de la Commune de Voghera, on évoque un vol probable de reliques à l'intérieur de l'église de Saint-Henri (qui est aujourd'hui la paroisse de Saint Roch), on parle du renforcement de la surveillance, du vol lui-même et finalement de l'arrestation du suspect, *frate Giovanni Teutonico* (frère Jean Teutonique).

L'incident plutôt confus se conclut par la constatation que les reliques étaient bien à *leur place* (!), comme s'il y avait eu arrangement à l'amiable, ou que l'on n'ait pas voulu alarmer la population ou nuire à la réputation de l'Hôpital de Saint Henri (actuellement l'oratoire de Saint Roch). Les registres de 1485 ne mentionnent absolument rien.

Il existe d'autres versions plus récentes mais peu crédibles qui témoignent d'un vol de reliques à Montpellier effectué par douze moines ou encore d'un marchandage sous forme de vol, par un certain *Alvise Dal Verme*, lié aux seigneurs de Voghera, le frère Mauro et la «*Scuola Grande*» de Venise. Cette dernière hypothèse est probablement la plus plausible et a été décrite dans les documents cités plus haut. Comme nous pouvons le constater, les difficultés pour mettre la lumière sur cet incident sont grandes.

Il nous paraît toutefois peu opportun de mettre en doute le rôle que Voghera a vraiment joué dans l'affaire des reliques de saint Roch, car les registres du Conseil Général sont formels et parlent de la vénération des reliques du saint dès 1483. Il est d'autant plus difficile de mettre en doute la délibération du Conseil Général qui attestait la présence des reliques du Saint le 28 février 1469 dans l'église de Saint-Henri. Le registre du Conseil a disparu mais nous possédons une copie de l'original, qui a été copiée en 1788.

Il y a aussi un élément déterminant et peut-être le plus important: de toutes les versions, de leurs divergences, des villes nommées, des explications fantaisistes, des références douteuses, du rôle de Venise ou celui d'Arles, de l'hypothèse de la vente plutôt que du vol... seule Voghera peut vanter de posséder des documents officiels. Ce sont de véritables «*procès-verbaux*» authentiques, qui n'ont subi aucune modification ni composition et qui de surcroît confortent l'histoire.

Un document date de 1469 et un autre de 1483. Tous les deux attestent de la présence des reliques et donc de l'existence du culte dédié à saint Roch. Ce sont aujourd'hui les témoignages les plus anciens connus et reconnus en Italie et en Europe.

Si l'on considère en outre que Voghera se trouve au centre d'une région où la dévotion à St Roch est fortement ancrée, comme l'explique Antonio Niero dans ses travaux (nous en parlerons plus tard), on peut effectivement mettre en doute l'origine française du culte partant du Languedoc. Une information de caractère liturgique semble par ailleurs confirmer ces faits: la mention d'une fête de la St Roch au chapitre des jours du calendrier à commémorer dans les «*Statuta civilia et criminalia*» de Voghera, approuvés officiellement par Gian Galeazzo Visconti en 1391. Deux copies manuscrites sont conservées dans les Archives municipales: l'une est incontestablement contemporaine, l'autre contient quelques parties rédigées après 1480.

Il est clair qu'un document daté 1391, qui précède de presque 80 ans deux documents de tout aussi grande valeur, constitue un témoignage absolument extraordinaire.

[5] **VOGHERA AU CENTRE DU CULTE DE SAINT ROCH.** En définitive, le seul problème que peut poser ce document est justement sa précocité, au point que l'on peut se demander s'il s'agit bien du même saint. Il existe en effet un autre saint avec un patronyme presque identique, du nom de *Roch* ou *Racho* ou encore *Rochon* (en latin *Ragnobertus*), évêque et martyr d'Autun. Les saints français ont toujours exercé un attrait particulier dans la région de Voghera. C'est le cas de *San Bovo*, pour en nommer un, et nous sommes conscients de cela.

Deux indices nous permettent toutefois de penser que la mention du calendrier de Voghera de 1391 concerne réellement st Roch de Montpellier. En premier lieu, les noms des saints sont cités en latin et au *génitif*, et nous trouvons «*sancti Rochi*» (et non pas «*sancti Rochonis*», le *génitif* de l'évêque d'Autun). En deuxième lieu, la fête attribuée à notre saint est indiquée en été, et nous savons que le 16 août est la date traditionnelle de commémoration de St Roch, alors que la fête de Rochon d'Autun se situe au mois de janvier.

De plus, des recherches plus récentes nous ont permis d'analyser bon nombre de coïncidences et de doutes et de comparer les deux cultes d'un point de vue liturgique, avec des résultats souvent déconcertants. Cette partie plutôt technique ne sera pas traitée dans ce texte mais il existe assez d'éléments de nature liturgique pour nous permettre de préparer un nouveau chapitre pour répondre de façon originale aux questions concernant la partie cultuelle. Cependant, si les hypothèses sur l'historicité de saint Roch sont encore différentes, un large consentement existe à propos de la localisation de la zone de Voghera et Plaisance comme point de départ du culte, qui s'est ensuite répandu à Venise et a pénétré le territoire français en un second moment.

Pour être absolument sûrs que notre pèlerin est bien le guérisseur des pestiférés, il faudrait pouvoir trouver l'information qui donne la date de la fête de Saint Roch sur le calendrier de 1391 et la présence des reliques en 1469 dans l'église de l'hôpital de Saint Henri.

C'est ce que nous avons tenté de faire récemment, en parcourant systématiquement les *procès-verbaux* de tous les Conseils Généraux de la Commune de 1378 à 1500. Mais malgré ce travail méticuleux, il ne nous a pas été encore possible d'en trouver la moindre mention et aujourd'hui nous ne sommes pas en mesure d'affirmer sans équivoque qu'il y a bien eu la présence et la continuité du culte de saint Roch dans cette région.

Dans la paroisse de Saint Roch cependant, il existe un document très intéressant mais plus tardif. Il s'agit du «*procès-verbal*» qui règle une querelle qui date de 1584 entre les chanoines du Chapitre de Saint-Laurent et les Dominicains de Sainte Marie de la Pitié. Ce document établit qui est propriétaire de la Chapelle de St Roch, s'il est possible d'y effectuer des sépultures et le statut de la Chapelle, pour y célébrer les offices sacrés.

Les témoins sont presque tous très âgés, le plus vieux d'entre eux a 81 ans. Leurs déclarations sont très intéressantes. Tous affirment que dans cette église se trouvaient les reliques du Saint, personne en revanche ne parle du vol de ces reliques à un siècle de distance du vol présumé... ce qui confirmerait au moins que l'affaire de 1483 a été habilement étouffée.

Comme on peut le constater l'affaire des reliques et le début du culte sont encore loin d'être éclaircis. Nous sommes convaincus que seules la découverte et l'analyse critique de nouveaux documents pourraient nous permettre de proposer une hypothèse adéquate.

La distribution topographique des différentes sources d'information et la pulvérisation des centres de documentation ne favorisent pas les recherches: Voghera et ses Archives municipales, la Paroisse de Saint-Roch et l'Église de Saint-Laurent; Tortona et son Evêché; Venise et les Archives d'État, la «*Scuola Grande di San Rocco*», les archives du patriarche et celles des églises et paroisses limitrophes, liées à la confrérie de Saint Roch, comme *Santa Maria dei Frari*, *San Pantaleone* ou *San Tomà*.

Avec une liste aussi bien fournie et ancienne d'archives et d'informations géographiques et chronologiques, on pourrait raisonnablement penser que Voghera est à l'origine du culte de St Roch. Cette pensée est encore plus forte lorsque l'on passe en examen tous les autres lieux potentiels de rayonnement, notamment ceux auxquels nous mènent inévitablement les différentes hagiographies, comme Montpellier par exemple. En comparant les documents à notre disposition, on est frappés par l'extrême fragilité des témoignages écrits et archéologiques de Montpellier et du fait que le culte de Saint Roch sur place est incontestablement plus récent et géographiquement bien moins répandu.

Un autre élément nous encourage à poursuivre nos recherches dans ce sens. Il s'agit du rôle que Voghera a joué sur la route des pèlerins. Voghera est en fait à la croisée de deux chemins extrêmement fréquentés au Moyen-âge: celui qui arrive de Milan et va vers Rome en passant par Gênes, la Ligurie et la Toscane; et celui qui part du Piémont et après Turin et Alexandrie, passe par Voghera et Plaisance et continue vers Rimini, où les pèlerins s'embarquaient pour la Terre Sainte – s'ils ne s'arrêtaient pas en route à Venise pour y visiter ses fastueux sanctuaires.

Voghera était donc au croisement de la route des «*Palmieri*» (les pèlerins allant à Jérusalem) et de la route des «*Romei*» (les pèlerins allant à Rome), sans compter les pèlerins italiens allant à Saint Jacques de Compostelle, qui empruntaient les mêmes routes. A Voghera, au XIV siècle, on comptait une bonne dizaine d'*hospites* (lieux d'accueil des pèlerins), les plus anciens étant celui de Saint Pierre, près du pont du *Staffora*, qui date de 714 et celui de Saint-Henri, en honneur de l'empereur allemand Henry II le Saint, qui l'aurait fondé durant un séjour en Italie entre 1004 et 1014. En 1497 l'hôpital et

l'église furent annexés par les Dominicains; en 1525 les travaux de rénovation portèrent à l'actuelle église de Saint-Roch.

L'*hospital* pour les pèlerins de Saint Henri était situé au bord de cette importante voie de communication. Il s'agit de l'ancienne «*Via Emilia*» qui correspond en grande partie à la «*Via Francigena*». L'hospital se trouvait sur la route de Tortona, près de l'entrée sud-ouest de la ville, à la Porte *Rossella*. En direction de l'Est, les étapes suivantes étaient Broni et puis Plaisance, à une distance égale d'une journée de marche environ. Outre les nombreuses auberges et hôpitaux, la vocation de ces centres de pèlerinage s'exprimait à travers le culte fervent, dont faisaient l'objet les pèlerins qui mourraient en route. C'est le cas en particulier de *San Contardo* à Broni mais aussi à Plaisance.

On peut supposer que ce fut aussi le cas de St Roch à Voghera et nous arriverons peut-être à conforter cette hypothèse en persévérant dans nos recherches. Si nous pouvions démontrer la continuité du premier lieu de culte de St Roch entre 1391 et 1469, nous pourrions baser notre thèse sur la dévotion locale de la sépulture d'un pèlerin, dont les *hagiographes* se seraient emparés pour raconter à leur manière un culte au XV siècle en transformant abondamment l'histoire.

Au-delà de la légende nous pourrions peut-être retrouver les véritables origines du culte et mieux connaître la personnalité d'un saint qui présente la particularité d'être le plus populaire au monde... et à la fois le plus entouré de mystère.

Chapitre Troisième

LE CULTE ET LA DÉVOTION POPULAIRE

[1] **LA CANONISATION.** La propagation du culte de saint Roch fut presque immédiate et a pris d'énormes proportions au fil du temps. Bien que très populaire, on ne connaît pas avec certitude la date de sa canonisation ni les motivations qui furent invoquées pour l'élever à ce titre. Parmi les hagiographes de la première heure, seul Diedo affirme que l'initiative fut prise en 1414 par le Concile de Constance, qui avait selon lui été sauvé de la peste par l'intercession de St Roch. Quelques écrivains successivement soutinrent la thèse qu'il s'agissait du concile de Ferrara (1437-39) mais aucun acte ou document de l'époque en parle.

Il n'est donc pas surprenant que quelques historiens aient douté de la valeur historique de sa canonisation. On peut penser à juste titre que l'énorme popularité du saint et la diffusion à grande échelle de son culte aurait pu déclencher spontanément sa sainteté. C'était par ailleurs une pratique assez courante à cette époque.

Un certain nombre d'historiens ont même mentionné le nom de quelques pontifes qui en auraient officiellement ratifié la dévotion, parmi lesquels il y aurait eu des antipapes, ceux-là même que l'Église avait rejetés. Parmi les premiers, il y aurait Martin V (mort en 1431). Quant aux antipapes, il y aurait eu Clément VII (mort en 1394), Bénédicte XIII (déchu en 1409) et Jean XXIII (mort en 1419). Mais ce sont seulement des hypothèses dépourvues de tout fondement.

Il est vrai en revanche que la situation se clarifia au début du XVI siècle. En 1499 Alexandre VI donna son consentement à la création d'une confrérie romaine dédiée à Saint Roch, alors qu'en 1547 Paul III le fit inscrire dans le livre franciscain des *Martyrs*. La dévotion pour St Roch avait atteint une telle envergure dans le monde qu'en 1590 Sixte V demanda à l'ambassadeur vénitien à Rome de lui remettre une biographie relatant sa vie et les miracles qu'il avait accomplis, afin *de* pouvoir le canoniser officiellement. Il était en effet impensable d'exclure «*St Roch du cercle exclusif des saints, sans créer un scandale que l'Église n'aurait pu justifier devant le peuple!*».

Le *Missel romain* du reste comptait déjà dans son rituel une messe qui lui était dédiée; Grégoire XIV (mort en 1591), quant à lui, fit inscrire son nom dans le livre romain des *Martyrs*. Enfin, dans un texte daté du 16 juillet 1629, Urbain VIII invoquait en son nom et en celui du peuple romain la protection de St Roch contre les épidémies. Il en décrivit les Saintes vertus de *thaumaturge* dans une Bulle du 26 octobre de la même année. En fait, comme le faisait remarquer Ode de Ciskey au XVI siècle, «*la piété et l'attachement des chrétiens à St Roch étaient si forts que l'Église et son représentant suprême ont reconnu tacitement sa sainteté sans devoir recourir à aucune enquête*».

[2] **LA DIFFUSION DU CULTE.** L'étendue et la rapidité avec laquelle s'est propagé le culte de St Roch se sont manifestées au moyen d'innombrables témoignages artistiques, culturels, caritatifs et dévotionnels. Il est sans aucun doute le saint le plus populaire au monde de toute l'histoire de l'Église; son culte est parti d'Italie et s'est propagé en Allemagne, puis aux Pays Bas et en France. Il s'est ensuite étendu à de nombreux pays d'autres continents. De très nombreux exemples peuvent être cités, comme Punta San Roque (Californie) et Boston (Massachusetts) aux Etats-Unis, Buenos Aires en Argentine, Cabo Sao Roque au Brésil, Dekwané au Liban, mais aussi Haïti, Madagascar, Indochine...

En Italie, nous avons recensé plus de soixante communes ou hameaux qui portent son nom et cette liste n'est pas complète. Les églises, les chapelles et les oratoires édifiés en son nom sont plus de trois mille. Les paroisses qui portent son nom seul ou accompagnant d'autres saints sont au moins deux cent soixante.

Les témoignages les plus anciens semblent remonter au XV siècle et bien que l'on parle souvent des édifices consacrés de Lodi et de Limone, des peintures et sculptures de Bruxelles et d'Avignon, des calendriers liturgiques de Maguelonne, les dates de chacun de ces témoignages et leur attribution même à St Roch est souvent contestée.

Les informations sur l'autel dédié à St Roch, qui se trouvait dans une chapelle dominicaine dans sa ville natale, sont dénuées de fondement. La première confrérie fut constituée dans l'église Notre Dame des Tables seulement en 1661, alors qu'en Italie il en existait déjà plusieurs au début du XV siècle. Montpellier eut une église dédiée à St Roch seulement en 1830, lorsqu'on lui destina celle qui était précédemment dédiée à St Paul.

En définitive, à l'exception de la chapelle de Brescia (1469), nous pouvons affirmer que la dévotion à St Roch était déjà bien ancrée dans le nord de l'Italie dès la fin du XV siècle, en Lombardie et à Venise en particulier; mais il est à peu près sûr que le culte à Voghera a commencé en 1391. Par ailleurs il semble que son nom Saint ait été associé en 1394 à celui de Ste Lucie par une confrérie de Padoue, mais l'attestation est plutôt tardive et elle nous paraît peu fiable. Le succès extraordinaire du culte du Saint s'explique par la présence de ce terrible fléau qu'était la peste; on construisit un peu partout des lieux sacrés qui lui étaient voués et il devint naturellement le saint patron protecteur contre la peste. On notera que Louis XIV fit reconstruire en 1653 l'église qui porte son nom, près du Louvre.

Mais au-delà de la peste, ce qui a fortement influencé l'extraordinaire diffusion de son culte dans l'Europe entière dès la fin du XV siècle, ce fut le prodigieux rôle commercial et religieux qui fut mis en place pour les pèlerinages en Terre Sainte, au départ de Venise en 1480. C'est à Venise que se trouve la prestigieuse «*Scuola Grande*» de Saint Roch. Les éditions les plus anciennes des hagiographies remontent à cette période: *Das leben des heiligen herrn Sant Rochus* à Vienne en 1482 et à Nuremberg en 1484, les *Acta breviora* à Cologne en 1483 et à Louvain en 1485, la traduction hollandaise des *Acta* à Hasselt vers 1488 et celle française de Jehan Phelipot à Paris en 1494.

Après Venise, le centre dévotionnel le plus important de la fin du XV siècle fut la ville de Nuremberg. C'est grâce à la famille de marchands Imhoff, de la communauté allemande de Venise, que le culte de St Roch s'est propagé dans la ville bavaroise de Nuremberg. Les *Imhoff*, très actifs au sein du célèbre «*Fondaco dei tedeschi*» (l'entrepôt des allemands) et de la «*Scuola Grande*», lui ont donné une véritable impulsion au point d'en faire l'emblème de famille. Dans les travaux de grande qualité réalisés par Heinrich Dormeier on parle de l'autel que la famille Imhoff a fait construire dans l'église de Saint-Laurent. Ils créèrent une confrérie et initièrent la tradition de la procession; ils construisirent même un cimetière pour les victimes de la peste encore visible de nos jours.

St Roch fut aussi associé à d'autres saints que l'on vénérât pour obtenir leur protection contre la maladie: saint Sébastien, saint Blaise, saint Côme, saint Damien. Mais c'est à cheval sur le XV et le XVI siècle que St Roch eut un rôle prédominant non seulement comme protecteur de la peste mais aussi contre de nombreuses autres maladies contagieuses, des plus graves aux plus anodines, aussi bien pour les hommes que pour les animaux. C'est ainsi qu'il devint aussi le protecteur des animaux, des champs et de la vie paysanne par extension. La dévotion populaire atteignit des proportions inimaginables.

Selon la tradition, saint Roch était membre du «Tiers Ordre» franciscain (une attestation papale datée de 1547 fait foi) et les frères de St François en encouragèrent le culte; le pape Innocent XII en 1694 chargea les franciscains de célébrer la fête du saint. Un fait particulier et curieux concerne les poseurs de pavés et les préposés à l'extraction des roches, qui considéraient St Roch comme leur saint patron; cela s'explique assez bien par le sens de son nom associé aux métiers de leur corporation.

[3] **L'ART ET LES TRADITIONS POPULAIRES.** Même les représentations de St Roch sont nombreuses. Il ne pouvait pas en être autrement. Leur variété présente quelques traits communs: Saint Roch est presque toujours représenté comme un homme dans sa pleine maturité en général avec la barbe et portant les vêtements traditionnels du pèlerin. Il est quelquefois représenté avec la croix rouge imprimée sur sa poitrine mais le plus souvent avec le bulbe de la peste placé en haut de la cuisse gauche. Ce détail, au début très réaliste et plutôt cru, devint progressivement moins évident. Il sera ensuite caché sous un pansement.

Le célèbre chien de Gothard apparut à la fin du XV siècle ou au début du XVI siècle. Il est souvent représenté couché aux pieds du Saint et avec une miche de pain dans la gueule. On trouve aussi beaucoup de tableaux représentant St Roch avec un ange et ce sujet ne s'est jamais vraiment tari au fil du temps.

St Roch a été peint par les plus illustres artistes comme *Ghirlandaio, Correggio, Tiziano, Rubens, Van Dyck, Strozzi, Reni, Veronese* et *Botticelli*. *Tiepolo* est l'auteur d'un des tableaux les plus suggestifs, représentant St Roch face à la lumière divine, scène que l'on retrouve souvent sur les images de prière. Mais l'œuvre la plus majestueuse est sans aucun doute celle du *Tintoretto*; une série de tableaux qui décrivent admirablement les épisodes les plus marquants de la vie du Saint sont conservés dans l'église de Saint Roch de Venise (et beaucoup d'autres objets dans le musée de la «*Scuola Grande di San Rocco*»). Enfin rappelons les magnifiques vitraux de l'église de Saint-Étienne d'Elbeuf, un des plus beaux exemples de l'éclectisme de la tradition, au-delà des tableaux et de sculptures.

La tradition folklorique est difficile à répertorier car elle a été traduite sous des formes très variées. Le culte se manifeste encore aujourd'hui de multiples façons et sans critère précis, à en juger l'importance des célébrations qui sont déployées en son honneur et la dévotion réservée aux reliques. Dans certains pays, on récompense les chiens qui se sont distingués comme celui de St Roch par leur attachement à leur maître. Dans d'autres villes, on bénit le pain ou l'eau pour rappeler la source de *Sarmato*, ou encore le puit de la maison natale de Montpellier. On ne compte plus tous les objets et les images sacrées destinés aux processions, les «*ex-voto*», et les bénédictions spéciales ainsi que toutes les traditions locales.

A remarquer que le prénom Roch est fréquemment utilisé en Italie même s'il ne l'est pas autant que *Giuseppe, Giovanni, Antonio* ou *Maria*. Il est toutefois plus utilisé dans le Sud, dans les Pouilles en particulier et dans quelques zones de la Campagne et de *Potenza*; selon certaines sources, Roch est le 5^e prénom le plus commun en Italie du Sud. En Vénétie, il est plus fréquent comme nom de famille (par exemple, *Roccato*).

[4] **LE ROLE DE VOGHERA.** La première manifestation du culte local se situe vers 1391, environ dix ans après la mort de St Roch (par rapport à la *nouvelle chronologie*, bien sûr, qui situe sa vie dans la période qui va de 1345/50 à 1376/79). La présence en ville de ses reliques pendant près d'un siècle laisse penser à une dévotion populaire largement

répandue sur le territoire. Cette réflexion est confirmée par la présence de nombreuses paroisses dédiées à St Roch sur presque toute la péninsule, à l'exception de la Vallée d'Aoste, du Molise et de la Sardaigne. Dans le nord de l'Italie, on compte plus de 160 paroisses, 60 dans le centre de l'Italie et 48 dans la partie Sud. Plus précisément des 160 paroisses du nord de l'Italie, 27 se trouvent en Ligurie, 40 dans le Piémont, 41 en Lombardie, 30 en Vénétie et 25 en Émilie Romagne.

A travers ces chiffres, comme le souligne Monseigneur Niero, on constate l'importance numérique des paroisses dédiées à St Roch dans la vallée du Pô et l'on ne peut pas ignorer l'influence que jouent Voghera et Venise par leur position géographique et en tant que lieux de dévotion reconnus. Cette réflexion s'appuie en outre sur les 108 paroisses dédiées à St Roch qui ont été recensées dans le Piémont, en Ligurie et en Lombardie. Ce nombre correspond à la moitié des paroisses recensées dans la vallée du Pô.

Il faut aussi rappeler le fort impact des artères commerciales: la «*Via Emilia*» de Milan à Plaisance et à Rimini; la côte ligurie vers Gênes, Chiavari et La Spezia et ses ramifications au sud-est vers la Toscane et Lucca; au nord-est vers le diocèse de Tortona (six paroisses); les routes vers l'Europe du nord, de Novare à Bergame, de Brescia à Trento, d'Udine à Gorizia; la côte sud de la Méditerranée de la Campagne vers Naples et Aversa, et celle des Abruzzes vers Chieti et Vasto; la Sicile orientale, le long du détroit de Messine.

Voghera a donc joué un rôle important dans la diffusion du culte du saint le plus populaire de toute l'histoire de la chrétienté. Le cœur de la dévotion locale s'identifie avec l'église paroissiale de Saint-Roch. A l'origine elle fut édifiée en l'honneur de Henri II le Saint, probablement après sa canonisation en 1146. L'empereur allemand avait été en Italie entre 1004 et 1014, et à Voghera il avait fait construire l'hôpital *du Sauveur*. Gérée, probablement par les moines bénédictins du couvent de Saint Sauveur à Pavie, l'église passa aux Dominicains en 1497, après le soi-disant *vol* des reliques recensé en 1483 selon les sources officielles de Voghera (ou en 1485 selon le récit vénitien de Frère Maur). A la suite de la peste de 1524, l'église fut reconstruite et dédiée à St Roch. Les travaux commencèrent en 1525 et prirent partiellement fin après de nombreuses difficultés grâce à l'intervention de la «*Confraternita del Santissimo Nome di Gesù*» (confraternité du très saint nom de Jésus), mieux connue sous le nom de Confrérie de Saint Roch.

L'église fut consacrée vers 1577 mais les travaux se poursuivirent pendant de nombreuses années encore. On y déposa deux petits fragments du bras du Saint qui avaient été sauvés; on avait pour habitude de ne pas mettre toutes les reliques ensemble pour éviter justement qu'elles soient toutes volées. L'information n'est toutefois pas formelle mais il semblerait que la découverte de ces reliques remonte en 1497.

La paroisse conserve encore, outre le reliquaire en argent contenant ces fragments, un coffre en bois dans lequel a été retrouvé un carton avec la légende suivante: «*Hic jacuit corpus Sancti Rochi*» (ici se trouvait le corps de St Roch) et un feuillet sur lequel était écrit: «*Ce coffre fut retrouvé dans les murs de l'Église de St Roch. Il est fait en noyer, doublé de futaine et fermé avec deux clés. Dans ce coffre gisait le corps de St Roch et ceci par écriture en l'an 1497*». Mais comme nous l'avons dit, il n'existe malheureusement aucune trace de ces textes ni d'autres documents du même genre.

En revenant sur les événements historiques de l'église St Roch, nous signalons le passage du pape Pie VII dans l'église le 22 mars 1814, lors de son retour triomphal en Italie après la fin des persécutions napoléoniennes. Au cours du XIX siècle, en pleine campagne anticléricale, l'église servit de campement aux soldats; enfin, en 1924, elle fut déclarée monument historique. Pendant la seconde guerre mondiale, l'église fut gravement endom-

magée au cours du bombardement du 23 août 1944. Les premiers documents relatifs à la confrérie de St Roch de Voghera couvrent une période de près de 4 siècles, jusqu'en 1912. La confrérie existait donc avant 1577.

Enfin, il faut rappeler que pour certains historiens locaux, selon une tradition qui remonte au bas moyen-âge, St Roch devrait être considéré le protecteur de Voghera au même titre que *San Bovo*. Il n'y a aujourd'hui aucun ancien document qui le prouve, si ce n'est des convictions de plus en plus fortes qui devraient être étayées au plus tôt par une étude plus approfondie. Cette étude nous permettrait non seulement d'élucider des zones d'ombre concernant la vie de St Roch mais de conforter aussi cette thèse; et en effet, en 2005 Fabrizio Bernini a publié le texte d'un document de 1553 qui, à propos d'une sentence du comte Francesco Del Verme, indique comme saints patrons Laurent, Roch et *Bovo*.

© Pierre Bolle et Paolo Ascagni 2001-2010 / Martine Gassier 2007-2008. Tous droits réservés. Toute reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droits ou ayant cause, est illicite. Cette reproduction constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles du Code Pénal. Le «Centro Studi Rocchiano», par l'intermédiaire du bureau légal de l'«Associazione Italiana San Rocco di Montpellier», se réserve le droit d'entreprendre toute action légale contre les contrevenants. Afin d'éviter ces désagréments et les conséquences pénales qui en découleraient, nous préconisons la procédure à suivre en cas d'utilisation du contenu du site (→ Mentions légales).